

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche  
**Herausgeber:** Le pays du dimanche  
**Band:** 1 (1906)  
**Heft:** 20

**Artikel:** Feuilleton du Pays du dimanche : Honneur pour Honneur  
**Autor:** Stéphane, Marie  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-256140>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 29.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

POUR TOUT AVIS  
et communications  
S'adresser  
à la rédaction du

# LE PAYS

Pays du dimanche  
à  
Porrentruy  
—  
TELEPHONE

## DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

### Une panique à Delémont en 1791

En France, la Révolution commençait ses fureurs. Le peuple, égaré, se portait aux derniers excès contre les nobles, le clergé, les couvents et tout l'ancien régime. On massacrait les prêtres et les nobles après avoir pillé leurs maisons. En juillet 1791, une bande de paysans de la Haute-Alsace, brûlèrent le château de Sappois le Haut, après l'avoir entièrement dévalisé. Tout le Sundgau était en révolte. L'incendie dévorait les châteaux. de toutes parts on voyait de sinistres lueurs et des milliers de réfugiés dans l'Evêché de Bâle apportaient l'épouvante et la terreur. Les paysans d'Alsace étaient accourus en armes du fond des vallées de Massevaux et de St-Amarin et s'étaient dirigés en masses tumultueuses sur Ferrette, capitale du Sundgau. La vue du château avec ses puissantes tours et ses fortifications formidables qui émergeaient à l'horizon et dominaient au loin le pays leur personnifiaient encore la puissance féodale que la Révolution pourchassait à outrance. Les paysans s'en emparèrent et le détruisirent en partie. Après avoir saccagé le bailliage et ses dépendances, ils brûlèrent les maisons du château situées au faubourg, ils amoncelèrent les riches et nombreuses archives du comté de Ferrette, conservées depuis des siècles et y mirent le feu. Après avoir dansé autour du brasier en chantant la Carmagnole, ils se partagèrent les déponilles. Ils mirent ensuite le feu à la maison du dernier bailli de Ferrette, M. Gérard, qui parvint heureusement, avec sa famille,

à gagner Delémont où il apporta la terreur dans l'esprit des braves bourgeois.

Après avoir saccagé et brûlé Ferrette, les fanatiques révolutionnaires, paysans d'Alsace, se portèrent sur le monastère cistercien de Lucelle qui fut pillée par eux. Sachant que le bailli de Ferrette, M. Gérard, avait eu le temps de fuir à Delémont où il trouva la sécurité, les paysans alsaciens, furieux de n'avoir pu le faire prisonnier, menacèrent les bourgeois de Delémont de venir en masses compactes se ruer sur leur ville et de brûler le château des évêques de Bâle, bâti en 1719 par la prince Jean-Conrad de Reinach. L'alarme fut indescriptible dans la ville à cette annonce. On sonna le tocsin, les cloches de St-Marcel annoncèrent à toute la Vallée les graves événements qui se préparaient. En vain M. Gérard voulait rassurer les bourgeois en leur disant que la France, qui n'était pas en hostilité avec l'Evêché, ne permettrait pas ces excès sur un territoire neutre. Ce qui augmentait les craintes des bourgeois de Delémont, c'était l'arrivée à Porrentruy d'un corps de 500 autrichiens, appelés par le prince-évêque Joseph de Roggenbach, pour protéger l'Evêché contre les criminels attentats de Rengguer de la Lime et autres révolutionnaires ses complices, qui ne cherchaient que la ruine de la Principauté de Porrentruy.

À Delémont on était dans l'anxiété et on s'attendait à chaque instant à voir les pillards d'Alsace arriver aux Portes de la ville. La Porte au Loup, la Porte Monsieur, celle des Moulins furent fermées et fortifiées. Le Magistrat, peu confiant dans les assurances

du prince, se rendit à l'Hôtel-de-Ville pour discuter sur l'événement et délibérer sur les mesures à prendre afin de se mettre à couvert de toute invasion. Le maître-bourgeois en charge, Gaspard Marchand, surnommé le Petit Marchand, opina qu'il fallait armer tous les bourgeois, les exercer au manieement des armes afin de pouvoir repousser glorieusement l'agression des paysans d'Alsace. Son avis prévalut. Incontinent l'appareteur fit annoncer aux bourgeois de se rendre dans la rue de Condemène, (appelée aujourd'hui rue de l'Hôpital), pour les exercices militaires. Marchand harangua les bourgeois et les encouragea à se bien défendre en cas d'attaque. Cependant les bourgeois delémontains avaient bien des fusils, mais n'avaient pas de poudre, pas de balles, pas de munitions. Ils murmuraient tout bas, n'osant rien dire, craignant de blesser l'honorabilité des magistrats. Enfin un perruquier, nommé Chèvre, qui avait beaucoup voyagé et à qui l'audace et le franc-parler ne manquaient pas, fit observer au Maître bourgeois Marchand, qu'il ne servait à rien de faire prendre les armes à toute la bourgeoisie, de se mettre en état de défense contre les futures agressions, si l'on n'avait ni poudre, ni balles, ni plomb pour en fabriquer. Le Maître bourgeois, tout surpris de cette importante remarque, à laquelle nul n'avait songé, répondit que les magistrats avaient commandé de la poudre et du plomb à Bâle et que le mercredi de la semaine suivante tout serait prêt. Surpris de cette si sage réponse Chèvre, le perruquier, lui répliqua malicieusement : « Dans ce cas, il faut faire savoir à Messieurs les Brigands

Toutefois sa bonne humeur, son entrain au plaisir et sa vie facilement ouverte, lui gagnèrent promptement des amis, ou plutôt de joyeux compagnons dans la colonie européenne du Caire, et particulièrement dans le corps diplomatique auquel il appartenait désormais.

Satisfait de la prompté soumission de son fils, M. de Verneuil a largement fait les choses pour son installation. Aussi le jeune attaché d'ambassade a-t-il fort grand air, soit qu'il monte sa magnifique jument arabe à la robe luisante, à l'œil de feu ; soit qu'il se promène dans la victoria à ses armes, sur la route bordée de mimosas gigantesques qui conduit à la pointe de Gezireh — le Longchamp égyptien.

Luc emploie ses heures de liberté à épuiser les distractions de tous genres qu'offre aux étrangers la capitale de l'Egypte. Depuis la pittoresque cohue où, entre les lions d'airain qui gardent le pont du Nil, dans le décor féerique versé par le soleil d'Orient sur

Feuilleton du *Pays du dimanche* 18

## Honneur pour Honneur

par Marie Stéphane.

XI

Luc avait accepté, beaucoup plus facilement que ne l'avait craint M<sup>me</sup> de Verneuil, l'ultimatum posé par son père de faire choix d'une carrière.

L'oisiveté commençait-elle à lui peser ?... Avait-il honte de l'inutile emploi de sa vie ? Ou tout au fond de lui-même était-il désireux d'échapper à l'affection inquiète de sa mère et au contrôle sévère de son père ?... C'était son secret ! Peut-être même, sans qu'il s'en doutât, y avait-il un peu de tout cela dans sa détermination.

Quoiqu'il en soit, l'idée émise un jour par Chantal avait eu ses préférences ; grâce à

la position de son père et aux puissantes influences que celui-ci avait pu mettre en jeu, Luc venait de passer avec succès un dernier examen : il entrait dans la diplomatie et devait partir bientôt pour l'Egypte.

Le choix du jeune homme impliquait nécessairement, et à brève échéance, la séparation des siens. Et cette perspective d'éloignement, qui affligeait si profondément sa mère, était précisément ce qui avait eu raison de la paresse de Luc à se créer une situation. Moins il avait été retenu, plus il se sentait assoiffé de liberté. Il n'avait pas été armé pour la lutte. Habitué à ce que tout pliât autour de lui et cédât à sa fantaisie ou devant son bon plaisir, le fils du banquier ne possédait que bien confusément la notion du devoir, et plus encore il en ignorait la pratique. Aussi avait-il horreur de toute espèce d'effort, principalement de l'effort sur soi-même, sans lequel cependant toute vie est vouée à la stérilité et trop souvent dépravée par le vice.

d'Alsace qu'il ne doivent venir attaquer Delémont que jeudi prochain, parce qu'on n'aura de la poudre que mercredi »<sup>1)</sup>

Tout Delémont s'amusa beaucoup des mesures de prudence prises par le Magistrat et de la fière réponse du perruquier Chèvre. Là-dessus, les bourgeois, si mal équipés, furent licenciés et retournèrent à leurs occupations. Les Brigands d'Alsace, ne voulant sans doute pas s'attaquer à des bourgeois sans poudre et sans balles, renoncèrent à leurs velléités de saccager Delémont.

Néanmoins les tristes événements qui se déroulaient en France jetèrent l'inquiétude dans la ville. Chaque jour une foule d'émigrés passaient par Delémont. C'étaient des nobles, des prêtres, des religieux, des familles entières qui allaient chercher à l'étranger un repos qu'ils ne trouvaient plus en France. Plusieurs émigrés demeurèrent quelque temps en ville. Les couvents des capucins (école normale actuelle), des Ursulines (l'hôpital) logèrent beaucoup de monde. Le vicaire général de l'évêque de Strasbourg, M. de Kinklin, le capitaine de Salomon de Colmar et d'autres personnages importants s'établirent à Delémont et y demeurèrent jusqu'à l'invasion de l'Évêché par la France en 1793.

Entre temps la poudre et les balles étaient arrivées à Delémont au grand contentement du Maître bourgeois Marchand.

A. D.



## Pas bredouille...

### I

— Eh bien, moi, dit Gervais, c'est une bien autre affaire qui m'est arrivée....

Comme on le savait bon conteur, les cinq chasseurs qui, avec lui, faisaient halte à l'orée du bois, et qui, à tour de rôle, avaient raconté chaque jour son anecdote, plus ou moins véridique d'ailleurs, s'approchèrent pour mieux l'écouter.

— Voici, reprit Gervais. Vous me connaissez assez pour savoir que je ne suis pas un méchant garçon....

Un murmure d'approbation accueillit ces premières paroles.

1) Mémoires de Katchet.

le fleuve aux eaux d'azur, grouille une foule bigarrée d'hommes et de femmes de presque toutes les races humaines ; jusqu'à cette luxueuse avenue — rendez-vous de la classe opulente, qui, semblable à un ruban de verdure chargé de grappes d'or, se déroule le long de la rive, — tout séduit le jeune homme, tout l'attire !

Et tandis qu'il gaspille ainsi ses journées, tandis qu'il passe la majeure partie de ses nuits dans les dîners et les bals donnés par les hauts fonctionnaires et les nababs de la cité, ou à jouer au whist et au baccara, gagnant parfois avec une chance insolente, pour perdre le jour suivant souvent plus que le gain réalisé la veille ; la vie, à l'hôtel de Verneuil, a repris en apparence son cours habituel.

En apparence !.... car en réalité cette vie est plus lourde et plus pénible que jamais pour Chantal, à laquelle incombe à peu près seule le devoir de distraire et de soigner sa mère.

En proie à une forte crise de neurasthénie depuis le départ de son fils, Mme de

— Et pourtant, continua-t-il, un homme est mort par moi, dans le temps, un pauvre vieux inoffensif qui, arrivé au bel âge de quatre-vingt-neuf ans, conservait encore une passion, celle de... Mais commençons par le commencement.

Un matin de décembre — il y a bien longtemps de ça — je quittais notre auberge du *Vieux Chêne*, qui était alors comme aujourd'hui la plus belle du pays, muni d'une grande carnaissière, d'un fusil tout neuf et de mon chien *Fend-l'air* pour me diriger, l'esprit et le pas légers, vers la campagne où n'apparaissait plus que, de loin en loin, le toit de quelque ferme ou d'une chaumière.

Le temps était froid, naturellement, mais sec, et le soleil faisait étinceler sur l'herbe rare des prairies, comme sur les branches grêles des arbres, des paillettes de givre qu'un poète eût comparées à autant de diamants. D'ordinaire, je sais comprendre et apprécier toutes les jolies choses de la nature, mais, ce jour-là, tout en voyant et en constatant l'effet produit par ces milliers de petites constellations, j'avais la pensée trop préoccupée du résultat de ma chasse solitaire pour admirer selon ma coutume.

J'avais, la veille, parié avec deux de mes camarades que je ne rentrerais pas bredouille à l'auberge, comme, il faut bien l'avouer, je ne manquais jamais de le faire, et je voulais, coûte que coûte, gagner mon pari dont un fameux repas de douze couverts à notre auberge même serait l'alléchant enjeu. J'avais, d'ailleurs, bon espoir ce jour-là, et il me semblait que mon brave Fend-l'air, toujours confiant malgré mon insigne maladresse, m'encourageait de ses yeux intelligents.

Il allait, venait, humait l'air, s'arrêtait soudain, oreilles dressées, pattes en l'air et regard fixe.... Je tirais et... frou !... la bête visée détalait, poursuivie par mon pauvre chien qui n'en pouvait, mais... Pourtant, au retour, il m'encourageait encore et je ne désespérais pas. Hélas ! la journée s'écoula ainsi sans autre résultat pour moi que beaucoup de fatigue et d'humiliation.

Avec cela, la nuit venait, et je ne savais plus, après tant de chemin parcouru, où je me trouvais.

A quelle heure arriverais-je à Mégis où notre vieille auberge devait s'emplir de clients ? Et quel serait l'accueil de mon père dont je n'écoutais pas les conseils en matière de chasse ?

Malgré ma lassitude je hâtais le pas, regardant si je n'apercevais pas une ferme où je me reposerais quelques instants et demanderais mon chemin lorsque, soudain, Fend-l'air s'ar-

Verneuil est une réelle fatigue pour tous ceux qui l'approchent.

Parfois elle fond en larmes pendant des heures entières, sans que rien puisse arrêter ce déluge de pleurs ; ou, affaissée sur elle-même, elle passe la meilleure partie de ses journées, les bras pendants et le regard morne, avec toujours cette même phrase sur les lèvres :

— On m'a tuée en me séparant de mon fils, je ne le reverrai pas, je me sens mourir ! que je suis malheureuse !

Ses moments d'excitation n'étaient guère moins pénibles.

C'étaient alors des courses sans fin dans les grands magasins et chez les couturiers en vogue ; des projets sans nombre et des plans à n'en plus finir pour renouveler l'aménagement de ses salons ou changer la monture de ses diamants.

— Penses-tu que ce tableau plaise à ton frère ?... Vois donc comme ce bronze ferait bien dans son cabinet de travail ou dans son salon Louis XV.

(A suivre).

rêta, arc-bouté près de la haie que nous longions. Je l'appelai, mais il ne bougea pas et se mit à aboyer.

Alors, comprenant qu'il se passait là quelque chose d'insolite, je m'approchai doucement de lui et aperçus, dans la même pose que mon chien, un gros matou dont les yeux fauves étincelaient dans l'ombre.

D'où sortait-il ? Peut-être de cette chaumière là-bas ? Mais peut-être aussi n'était-ce qu'un chat sauvage comme il y en avait beaucoup dans ces campagnes.

Je m'amusai pendant quelques instants à regarder la mine provocante des deux ennemis, puis je continuai ma route.

— Allons, dis-je à Fend-l'air, laisse ce rôle, viens !

Il aboya encore une fois, fit volte-face et m'obéit ; mais l'hypocrite matou, profitant de cette retraite inespérée, lui sauta brusquement sur l'échine et lui arracha un cri de douleur. La vilaine et mauvaise bête ! J'épaulai mon fusil et, comme elle ne lâchait pas prise, je lui envoyai une balle qui la fit rouler à terre.

Fend-l'air, reconnaissant de mon intervention et, sans doute, émerveillé de l'adresse dont j'étais si peu coutumier, m'apporta entre ses dents le gros chat que j'enfouis au fond de ma gibecière, histoire de la faire gonfler. Et puis... et puis, je ne rentrerais toujours pas bredouille.

### II

Aussitôt après cet exploit, j'allai frapper à la porte de la chaumière dont la fenêtre était éclairée.

— Ma bonne femme, dis je à la vieille qui vint m'ouvrir, voulez-vous me permettre de me chauffer un peu et ensuite m'indiquer la route de Mégis ?

Elle commença par me dévisager et, rassurée par ma mine, ouvrit toute grande sa porte qu'elle avait tenue entr'ouverte.

— Entrez, Monsieur, répondit-elle ; Hyacinthe, ajouta-t-elle en s'adressant à un bonhomme somnolant dans un fauteuil de paille, recule-toi un peu, que Monsieur ait place au feu ; là, très bien. Asseyez-vous, Monsieur.

Elle approcha un escabeau.

— Vous venez de chasser ? me demanda-t-elle, tandis que Fend-l'air se plongeait dans l'extase des flammes roses et bleues montant dans l'âtre. Sans vous commander, êtes-vous satisfait ?

— Assez, répondis-je en tapant sur ma gibecière que je me gardai bien d'ouvrir. Seulement, il fait un rude froid et je suis moins adroit lorsque j'ai l'onglée.

— Ça se comprend, Monsieur, encore que de courir réchauffe autant qu'une flambée de souches, répliqua-t-elle avec un petit sourire malicieux. Étendez vos jambes, allez ! ne vous gênez point. Ça n'est pas toujours à la nuitée qu'on peut courir après les lièvres, n'est-ce pas ?

Elle parlait d'une voix un peu chantante et ses yeux continuaient à sourire dans son visage sillonné d'innombrables petites rides.

Le vieux, assis en face moi, ne prononçait pas un mot, mais il me regardait beaucoup, avec une fixité gênante dont elle s'aperçut.

— Ne faites pas attention à lui, dit-elle, il est en « enfantillage » et ça l'étonne de voir une figure inconnue ; n'est-ce pas, mon pauvre homme ? continua-t-elle en redressant un peu l'oreiller sur lequel il s'appuyait. Ce Monsieur est un chasseur qui tue les lapins dans le bois.

— Il est méchant ! répondit-il gravement. Je n'aime pas qu'on tue les bêtes. Où est Bijou ?

— Oh ! répliqua-t-elle. Bijou est un galvaudeux toujours en quête d'aventures. Je ne l'ai pas vu depuis midi, mais il reviendra, sois sans